

«Si eux se permettent d'assassiner, pourquoi ne pourrais-je pas faire un dessin ?»

Mandela, Morsi, Ghannouchi, la police, la troïka ou les extrémistes, personne n'est à l'abri de l'humour grinçant, décalé et revendicatif de Willis From Tunis. Le chat imaginé par Nadia Khiari commente quotidiennement les événements nationaux et internationaux qui attirent son attention. Dans une Tunisie en transition politique et sous le joug des islamistes au pouvoir, la politique, saupoudrée des questions économiques, sociales et religieuses est le thème vedette de ses dessins.

La venue à Liège en septembre 2013 de Nadia Khiari, pour recevoir les insignes de docteur honoris causa de l'Université de Liège, nous a donné l'occasion de revenir sur son travail.

Willis From Tunis est né le 13 janvier pendant ce qui serait le dernier discours de Ben Ali. Ultime tentative de rester au pouvoir, le dictateur promettait au peuple tunisien la liberté d'expression. Nadia Khiari, professeure à l'Institut des Beaux-Arts de Tunis, a relevé le défi en créant le chat Willis, à travers lequel elle voulait s'exprimer librement sur ce qui arrivait à son pays. « *J'ai toujours fait des dessins humoristiques pour amuser ma famille, mes amis, mon entourage... mais je n'avais jamais fait du dessin politique, je n'avais jamais touché à la politique. C'est le discours de Ben Ali qui a déclenché ça en moi, le 13 janvier. Je me suis dit « ok, voyons ça ». Je suis tout de même restée anonyme. Je dessinais déjà ce chat - c'est mon vrai chat et il s'appelle vraiment Willis - avec ses bêtises de chat mais le premier chat « politisé » que j'ai dessiné c'était Ben Ali. Après, je l'ai gardé comme personnage, comme une sorte d'avatar, pour exprimer ce que je ressentais, ce je vivais chaque jour, sur un ton qui mêle satire, dérision et humour noir » explique-t-elle.*

Le choix du chat comme avatar n'est pas anodin. Inapprivoisable et indépendant, le chat se prête bien à la satire et à l'humour noir : « *Je pourrais représenter des humains, mais quand je dessine mes chats, je leur donne la tête des politiques. De plus, j'aime bien le chat comme symbole, c'est un animal indépendant, qu'on ne peut pas contraindre à obéir. On ne peut pas lui donner des ordres comme « assis, couché, viens... ». J'aime bien ce côté assez sauvage et libre de l'animal. En plus, dans le mouvement libertaire, anarchiste, le chat est souvent représenté et je me suis dit que ça collait bien avec ce que j'avais envie de faire passer ». Dans ses dessins, Nadia Khiari aborde des questions quotidiennes : « *Mes dessins sont souvent liés à la vie de tous les jours, dit-elle, à mes conversations, etc. » Cependant la politique s'impose avant d'autres sujets car la Tunisie est en plein changement et des questions très importantes se décident chaque jour. « *Nous sommes en plein chantier, en pleine construction. Donc, tout ce qui est politique est important. C'est normal que j'en parle parce que cela fait partie de ma vie, de mon avenir, de l'avenir des enfants et quand j'entends des absurdités et que je vois comment le système d'avant est en train de reprendre vie actuellement, sous une autre forme, je suis choquée. En général, je trouve mon inspiration dans les absurdités que je vois, ce qui me choque, ou m'indigne... je ne peux pas m'empêcher de le dénoncer ».***

Femmes et pouvoir



Un des thèmes clés de ses dessins est le statut de la femme. En tant que femme mais aussi en tant que Tunisienne, le traitement politique de la question des femmes tunisiennes la révolte. Le parti au pouvoir, l'Ennahda, tente de réduire leurs droits de façon très ouverte. Leurs discours, quoique souvent assez « drôles », sont truffés d'attaques frontales contre la femme tunisienne et son statut. *« Le parti qui est actuellement au pouvoir utilise un langage populiste qui conforte les machistes dans leurs convictions. Par exemple, le leader du parti Ennahda affirme que les femmes sont responsables du chômage en Tunisie, parce qu'elles prennent le travail des hommes. (Ils sont vraiment très drôles, ils me font de la concurrence !) Forcément, quand j'entends cela ou d'autres discours qui présentent les femmes comme des « êtres inférieurs », par exemple, je suis évidemment heurtée, puisque je suis une femme. Mais je connais aussi beaucoup d'hommes que ça dérange, parce qu'ils ont une sœur, une femme, une mère, une fille... »*. L'indignation s'est encore accrue quand on a voulu considérer la femme comme un « complément de l'homme »¹ dans la Constitution.

On pourrait y voir une dérive religieuse, mais il y a d'autres objectifs derrière cette attitude : il pourrait s'agir d'une technique de division de la population et de renfermement des femmes pour empêcher désormais leur participation à la vie politique et sociale dans laquelle elles ont été et sont toujours très actives, comme l'explique Nadia Khiari : *« On est dans une société patriarcale, mais d'un autre côté les femmes en Tunisie*

sont très fortes, elles ont obtenu le droit d'être indépendantes et on veut le leur enlever, parce qu'Ennahda voit très bien que les femmes sont les premières à se mobiliser et premières à sortir dans la rue, à être sur le front et à défendre leur liberté, et tous les droits de manière générale. Ils savent très bien qu'elles représentent une force d'opposition non négligeable. Les femmes sont beaucoup plus diplômées que les hommes, elles sont médecins, avocates, etc. Et si on veut régner sans problème il faut éliminer cette opposition, en réduisant la femme à simple complément de l'homme ».

Cependant, comme dans toute société patriarcale, l'effort doit être fait de deux côtés : les hommes doivent accepter que les femmes soient leurs égales, mais surtout les femmes doivent y croire et agir en conséquence. « Les premiers avec qui je me bats pour cette cause, c'est les femmes ! Ce ne sont pas les hommes. Il faut faire comprendre aux femmes qu'elles ne doivent pas se soumettre, qu'elles ne doivent pas éduquer leurs enfants en reproduisant les stéréotypes sexistes. C'est comme ça que ces idéologies vont perdurer. »

Religion, la soupape

L'ingérence de la religion dans la vie politique est mal vue par les Tunisiens, car les revendications à l'origine de la révolution sont désormais enterrées sous des questions religieuses. « *La révolution, ses mots d'ordre et ses causes étaient d'ordre socio-économique. Ce qui a révolté le peuple, c'est la misère et le chômage. Pas une seule fois je n'ai entendu parler de religion dans les manifestations. Ces idées-là sont venues à partir du moment où le parti Ennahda a pris de l'ampleur. Ils ont complètement détourné les raisons socio-économiques vers un débat religieux. C'est un excellent moyen de détourner l'attention des vrais problèmes : on va parler de religion, on va parler de blasphème, on va parler du sacré, des bons et des mauvais musulmans... tu es un bon musulman, tu adhères à Ennahda, si tu n'adhères pas, si tu y es opposé, tu es un mécréant, tout simplement.* »

Critiquer ces questions religieuses dans des dessins, comme le fait Nadia Khiari, peut s'avérer très dangereux en Tunisie de nos jours : on s'expose à des menaces de morts, des incarcérations, des amendes, etc. Malgré la peur, des artistes, journalistes, politiciens et autres continuent à dénoncer l'hypocrisie autour de la religion et autour du pouvoir en place. « *S'ils voulaient m'accuser d'apostasie ils l'auraient fait depuis longtemps, ils auraient même fabriqué des preuves bidon, ils n'ont pas besoin qu'on commette une faute pour nous accuser de cela* » affirme Nadia Khiari. L'affaire des caricatures du Prophète a marqué les esprits occidentaux. On a bien compris qu'on ne peut pas rire de l'Islam. Cependant les caricaturistes, les écrivains et autres artistes ou penseurs tunisiens ont toujours exprimé leur ressenti à propos de la religion : « *Depuis toujours dans mon pays on se moque de plein de tabous : il y a le tabou sexuel, le tabou religieux.... On a besoin d'une soupape, on a besoin de tourner en dérision même des choses sacrées. Cela ne veut pas dire qu'on les respecte pas, cela ne veut pas dire qu'on s'en moque. Mais c'est humain de vouloir plaisanter et rire de ce qui nous préoccupe. Moi je me moque de l'hypocrisie de ceux qui observent le jeûne alors qu'en même temps, ils volent, mentent... Dans un de mes dessins, le chat demande au leader d'Ennahda si ce n'est pas trop dur de jeûner. Ne pas manger, ne pas boire, ne pas fumer... ce n'est pas très difficile, c'est ne pas mentir qui est vraiment compliqué !* » affirme la professeure avec un regard moqueur. « *En plein mois de Ramadan, un assassinat politique a eu lieu. On a tué quelqu'un en plein ramadan. Si eux se permettent d'assassiner pourquoi, moi, ne pourrais-je pas me permettre de faire un dessin ?* »

Au-delà des frontières, le chat aussi !

LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS EXPLIQUE SON
ATTITUDE VIS-À-VIS DE LA TUNISIE PAR UN
MALADROIT "ON N'A PAS SENTI LE VENT TOURNER!"



Willis

Depuis le début de la révolution, Willis From Tunis porte un regard féroce sur l'actualité tunisienne. Cependant il observe aussi la manière dont ces émeutes sont perçues de par le monde, notamment en France. Le revirement des politiciens français aux premiers moments de la révolution a été une source inépuisable de railleries. « *J'ai été extrêmement choquée par la ministre française des affaires étrangères Michèle Alliot-Marie qui proposait d'envoyer en Tunisie le savoir-faire des forces de sécurité françaises, pour régler des situations sécuritaires de ce type. Choquée aussi qu'une société française vende, avec tous les agréments des ministères concernés, à Ben Ali des grenades lacrymogènes commandées au plus fort des émeutes. Et puis le revirement à 180 degrés, du jour au lendemain, pour un soutien à la révolution et à la jeunesse. Ça fait quand même un peu rire. À ce moment-là, pour préserver leurs intérêts économiques, les occidentaux disaient que Ben Ali était un rempart contre l'islamisme... Actuellement, la France joue encore le même jeu, elle prétend qu'Ennahda est un rempart contre l'extrémisme religieux. Ça me fait encore plus rire. Quand le Président Hollande est venu en Tunisie en juillet faire son discours devant l'assemblée, il parlait d'un « Islam soluble dans la démocratie ». Je n'ai toujours pas compris ce qu'il voulait dire par là, sachant que l'opposant Chokri Belaïd² s'est fait assassiner une semaine plus tard, abattu vraisemblablement avec une arme exclusivement utilisée par le personnel du ministère de l'intérieur. C'est toujours le même petit jeu, qui tente de nous faire croire que ce sont des modérés. Mais il ne faut pas perdre de vue les intérêts économiques. 60% des échanges économiques en Tunisie se font avec la France. Les deux pays doivent donc garder de bons rapports. Alors, autant fermer les yeux sur tout ça » rappelle Nadia Khairi.*

De même, l'artiste est toujours restée très active face à des mouvements revendicatifs dans les autres pays musulmans : la lutte des Égyptiens pour la fin de la dictature qui s'est déroulée au même moment qu'en Tunisie, ou plus récemment les émeutes en Turquie. Willis From Tunis a apporté son soutien et n'a pas hésité à pointer du doigt les discours qui se répètent dans le cas turc : « *Quand je vois que le premier ministre turc Recep Tayyip Erdogan considère le Cheikh Rached Ghannouchi comme un maître et s'inspire de ses écrits, je suis touchée. On constate en Turquie la même hypocrisie qu'il y a chez nous. Un pays soi-disant laïc, soi-disant démocratique, mais si on gratte un peu la surface... c'est exactement la même chose. Quand j'ai vu les soulèvements, je suis restée 24h sur 24h devant mon écran de télévision, je trouvais cela magnifique parce qu'il y a eu énormément de créativité, de très belles choses, des moments très difficiles aussi, évidemment. Donc j'ai soutenu complètement ce mouvement, parce que je suis du côté de ceux qui combattent pour la liberté.* »

Toujours une affaire de liberté



Si la lutte pour les droits de femmes, pour la laïcité, la justice sociale et l'évolution économique doit continuer, la liberté d'expression reste un des points fondamentaux à défendre en Tunisie. Les nouvelles qui arrivent du pays ne sont pas réconfortantes, des artistes, des chanteurs, des journalistes se font incarcérer, accusés de blasphème, de trouble à l'ordre public, etc. ou pour le seul fait de s'être exprimés en public sur des sujets qui fâchent. « *Il ne se passe*

pas une semaine sans qu'on n'arrête quelqu'un pour avoir fait usage de sa liberté d'expression. Au début, c'était des gens du milieu artistique, puis peu à peu ça s'est approché de notre entourage direct, et là on commence à ressentir une angoisse... Il y a de plus en plus de personnes qui sont menacées, qui sont ajoutées à la liste de ceux qu'il faut éliminer. D'un côté ceux qui ne sont pas très connus se retrouvent devant les tribunaux. Quant à ceux qui sont connus médiatiquement et qui ont un relais à l'extérieur, ceux-là sont menacés de mort » se lamente la caricaturiste. « En ce qui me concerne, je suis tellement prise par ce que je fais que je ne me pose plus la question des risques que j'encours : je réagis, je produis des choses parce que si on s'arrête, on a perdu. On est en danger, on sait que c'est une prise de risque mais on ne peut pas faire autrement. Il y a eu tellement de morts, tellement de souffrances, tellement de tortures, tellement d'emprisonnements... pour cette liberté... J'aurais honte de m'arrêter là, je ne pourrais plus me regarder dans un miroir. »

Dans la rue, la sensation est tout autre, les gens ne voient pas la liberté d'expression comme l'objectif principal de la lutte. « Parler c'est très bien, mais ça ne me donne pas à manger, cela ne nettoie pas les rues, ça ne ramène pas les touristes, etc. » me disait il y a deux mois un vendeur dans un magasin du centre de Tunis. Et il n'est pas rare d'entendre ces commentaires. Pourtant, la liberté d'expression est à la base de beaucoup plus de libertés qu'ils ne le pensent. « Ils disent que la liberté d'expression c'est secondaire comme lutte, que leur problème principal c'est qu'ils ont faim, paraphrase Nadia Khairi. Moi, je réplique qu'aujourd'hui, ils ont le droit de le dire, qu'ils ont faim. Avant, ils avaient faim, mais ils ne pouvaient pas en parler, ils ne pouvaient pas le faire savoir, faire un sitting, manifester, rien du tout ! Aujourd'hui grâce à la liberté d'expression, ils peuvent exprimer ce qu'ils ressentent, interpeller les dirigeants et faire savoir qu'ils veulent avoir de quoi manger, que les rues soient propres et sûres, dénoncer la corruption... Avant, on ne pouvait pas ! Sans liberté d'expression, tout les autres droits, on ne peut pas les revendiquer ! » C'est ce type de discours que tient Nadia Khiari face à tous ceux qui ne voient pas le danger de perdre la liberté de s'exprimer. Elle leur rappelle que s'il y a des gens qui continuent à être incarcérés pour le simple fait d'avoir dit ce qu'ils pensaient, c'est parce que la liberté d'expression est plus dangereuse pour le pouvoir en place. En s'exprimant, les peuples s'éveillent aussi.

Marta Luceño Moreno
Décembre 2013



Marta Luceño Moreno est journaliste indépendante et poursuit des recherches doctorales sur la mise en scène et la médiatisation de la révolution arabe.

Voir aussi la vidéo ULg.tv:

